



HAL
open science

L'imaginaire du cannibalisme

Sophie Dulucq

► **To cite this version:**

Sophie Dulucq. L'imaginaire du cannibalisme: Anthropophagie, alimentation et colonisation en France à la fin du XIXe siècle. Se nourrir. Pratiques et stratégies alimentaires, 2013, Rennes, France. hal-00963880

HAL Id: hal-00963880

<https://hal.science/hal-00963880>

Submitted on 19 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'IMAGINAIRE DU CANNIBALISME

ANTHROPOPHAGIE, ALIMENTATION ET COLONISATION

EN FRANCE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Résumé

Prétexte à légitimer la « mission civilisatrice » des Européens, l'anthropophagie donne libre cours, à partir du milieu du XIX^e siècle, à un abondant discours moralisateur, sur fond de forte expansion coloniale. En France, la fascination pour le fait cannibale concerne tout autant les discours et les représentations populaires (récits, iconographie) que la réflexion savante. On établit alors volontiers un lien causal entre nécessité alimentaire et ingestion de chair humaine. Ce recours à une explication nutritionnelle apparaît comme un travail de rationalisation et de mise à distance des colonisés, renvoyés à une irréductible primitivité.

Article

Parler d'anthropophagie à l'occasion d'un colloque voué à la nutrition peut paraître paradoxal, voire provocateur : il semble établi aujourd'hui que ces pratiques n'entretiennent qu'assez peu de rapports avec des motivations strictement alimentaires. La question même de l'authenticité de la question cannibale mériterait, à elle seule, un développement liminaire dépassant le cadre de cet article. Sans entrer dans les détails, il convient en effet de rappeler que la réalité de l'anthropophagie a été mise en doute par certains auteurs, dans une âpre controverse lancée par William Arens à la fin des années 1970¹.

Pour autant, la grande majorité des chercheurs, qui croit en la réalité et en l'historicité de telles pratiques, distingue généralement quatre grands types d'anthropophagie. L'ingestion de chair humaine serait pratiquée : 1°) dans des cas très rares, à des fins nutritionnelles (*gastronomic cannibalism*) ; 2°) à des fins curatives (*medical cannibalism*), par l'ingestion de certaines parties du corps humain ; 3°) afin de maintenir le contact avec les défunts (*mortuary cannibalism*), par l'ingestion des morts ; 4°) dans un but religieux, propitiatoire, et souvent guerrier (*sacrificial cannibalism*). Peut s'ajouter à cette quadrilogie le cannibalisme de crise

¹ W. Arens, 1979. [Sue la contextualisation de la controverse, voir : D. Gardner, in L. Goldman, p. 27 sq et M. H. Salmon, p. 199 sq.]

(*survival cannibalism*) qui, comme son nom l'indique, ne survient qu'à la faveur de circonstances exceptionnelles². Diverses classifications ont raffiné et complexifié cette approche, opposant par exemple *endo-cannibalisme* (on mange seulement les siens) et *exo-cannibalisme* (on mange seulement les étrangers).

Le « cannibalisme gastronomique », pour reprendre la terminologie de Merrilee H. Salmon, a été évoqué par quelques anthropologues comme Evans-Pritchard qui, dans un article de 1960, ne l'exclut pas totalement³. Mais l'explication alimentaire apparaît aujourd'hui comme peu solide et mal documentée. S'il paraît pertinent de proposer malgré tout une réflexion sur ce thème, c'est justement parce la question anthropophage a été envisagée sous l'angle de l'alimentaire au XIX^e siècle : chez les « sauvages » du monde entier alors en passe d'être tous colonisés, manger de la chair humaine aurait été une réponse – horrible, bien sûr ! – à un problème universel : comment se nourrir ? Représentations scientifiques ou semi-savantes et savoir vulgarisé se rejoignent alors pour faire de la faim le motif premier du fait cannibale, comme l'atteste un article écrit en 1888 par le docteur Bordier dans les colonnes *du Bulletin de la société d'anthropologie de Paris* :

« C'est la superstition, dit Voltaire, qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger. Cette appréciation résume, à mes yeux, les données principales sur l'anthropophagie ; mais les deux sentiments qui y sont exprimés, se trouvent partout associés dans des proportions différentes, et il n'est pas toujours aisé de discerner quelle part revient au symbole, au rituel, au cérémonial, et quelle part revient à l'appétit. »⁴

Il paraît donc intéressant d'analyser les formes et le sens de cette liaison établie entre faim et anthropophagie en tentant de saisir dans quelles logiques discursives s'inscrivaient de telles assertions.

Le cannibale, un sauvage aux appétits dévorants

Au milieu du XIX^e siècle, c'est à la fois dans les rayonnages de la bibliothèque savante et dans ceux de la « bibliothèque coloniale » – selon l'expression consacrée du philosophe Valentin Mudimbe – que l'on voit affirmée avec force la dimension alimentaire du cannibalisme. Les exemples de cette connexion abondent et la plupart oscillent entre

² On pense bien sûr au fameux accident d'avion survenu dans la cordillère des Andes, dans les années 1970 : pour survivre, certains rescapés avaient mangé les cadavres des victimes du *crash*.

³ E. E. Evans-Pritchard, p. 238 sq.

⁴ A. Bordier, p. 62.

fascination et répulsion, entre humour noir et propos demi-savants ; ils ont autant une traduction graphique que discursive. On trouve en effet en abondance des représentations de cannibales dans la presse et les revues⁵, sur les affiches de spectacles à sensation et d'expositions à vocation coloniale, ou même dans les pages de publications sérieuses : y sont souvent représentés des chaudrons qui mijotent.

Du côté des textes, priorité est donnée au champ lexical de délectation gourmande, de la cuisine ou de la boucherie. Comme l'écrit Jules Garnier dans un récit de voyage des années 1860 : « Un jour, ayant entamé le chapitre de l'anthropophagie, je dis [à un indigène de Nouvelle-Calédonie] : – “Pourquoi mangez-vous les canaques ennemis ?” – “Parce que, répondit-il, c'est beau et bon, aussi bon que porc et vache.” »⁶ Dès 1847, c'est ce que soutenait Alphonse Toussenel dans une optique déjà évolutionniste :

« L'anthropophagie est une maladie de l'enfance de la première humanité, un goût dépravé que la misère explique, qu'elle ne justifie pas. C'est une courte folie provoquée par la faim ; mais il faut bien que l'humanité passe par la phase de la disette pour arriver à celle de l'abondance. Plaignons le cannibale et ne l'injurions pas trop. »⁷

Dans cette lignée, et en le citant expressément, le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, publié en 17 volumes entre 1866 et 1878, indique sans hésitation que la phylogenèse du cannibalisme est de nature alimentaire : l'appétit pour la viande, conjugué avec des formes de plus en plus marquées de décadence morale, aurait inéluctablement conduit certaines populations, y compris dans l'Antiquité européenne, à des pratiques d'ingestion de chair humaine :

« L'anthropophagie, chez les divers peuples où elle a été observée, se présente avec des caractères variés et quelquefois fort différents. Il est probable que partout son origine a été toute physiologique. L'homme est un être omnivore ; pour se nourrir, il lui faut des aliments tirés et du règne végétal et du règne animal ; il lui faut de la chair. Or, sous un climat rigoureux qui ne laisse croître spontanément qu'un petit nombre de plantes alimentaires, et où la chasse n'offre que des ressources tout à fait insuffisantes, on comprend que le besoin de manger de la viande, exalté jusqu'à la frénésie, ait fini par vaincre la répugnance instinctive de l'homme pour la chair de l'homme. [...] “Il est évident, dit spirituellement M. Toussenel, que l'anthropophagie est née d'une excessive fringale combinée avec l'habitude du régime de la viande. [...] Ailleurs, les voyageurs ont remarqué que la gourmandise jouait le principal rôle ; la chair humaine est préférée à celle des animaux, la chair du blanc à celle du nègre, celle des enfants à celle des adultes, et certaines parties du corps, telles que la plante des pieds et la paume des mains, à toutes les autres. “On assure, dit M. Bory de Saint-Vincent, que chez la race

⁵ Voir cette image dans mon carnet de recherche « Anthropophagie & Histoire. Enquête sur une répression coloniale », hébergé sur Hypothèses : <http://anthist.hypotheses.org/629>

⁶ J. Garnier, p. 192.

⁷ A. Toussenel, p. 147.

africaine des Jagas, des quartiers d'hommes et de femmes, des membres proprement dépecés, se voient fréquemment exposés en vente, comme de la viande de boucherie, sur les places qui servent de marchés dans leurs campements." [...] Ajoutons que, [*chez les Viti,*] tandis que toute autre nourriture se prenait avec les doigts, la chair humaine ne se mangeait qu'avec des fourchettes de bois, conservées dans les familles de génération en génération. »⁸

Un corpus impressionnant de textes relevant de la littérature de voyage ou d'exploration se complaît également, peut-être plus encore que l'anthropologie de cabinet, à mettre en scène des Européens confrontés à des cannibales à l'impérieux appétit. C'est le cas de presque tous les récits qui ont pour cadre l'Afrique centrale. Leurs auteurs répètent à satiété les mêmes formules, se lisent visiblement les uns les autres et tissent un réseau narratif autour de l'appétence quasi gastronomique pour la viande humaine. Theodor Westmark, dans une conférence prononcée en 1887, parle de populations très « friandes » de chair, utilisant à dessein un terme évoquant la gourmandise. Georges Clemenceau lui-même, en 1895, n'hésite pas à colporter un certain nombre de clichés au détour d'une dénonciation politique :

« Un "Révérend Père" a visité, en septembre dernier, des villages de la rive droite de l'Oubangui (limite du Congo français), et voici le récit de ce qu'il a vu. On amène des esclaves sur le marché, et celui qui ne peut pas se payer le luxe d'un esclave entier achète seulement un membre qu'il choisit à son goût. S'il choisit le bras, le client fait une marque longitudinale avec une sorte de craie blanche, et le propriétaire attend qu'un autre client choisisse un autre bras et lui fasse la même marque. Chacun choisit ainsi les bras, les jambes, la poitrine, etc. ; et lorsque tous les membres ont été marqués, on coupe tout simplement la tête du pauvre esclave, qui est immédiatement dévoré sur place. Ces scènes sont atroces, mais s'expliquent, après tout, par la nécessité de satisfaire le plus respectable de tous les besoins : la faim. Et puis ce sont les mœurs des ancêtres. Quoi de plus vénérable que les traditions de famille ? Tous les jours, dans les villages de cette immense Afrique noire, défendue contre la civilisation blanche par un soleil homicide, des scènes analogues se répètent inlassablement depuis tant de milliers d'années qu'on n'en peut dire le nombre. [...] Je conviens qu'elles doivent être lamentables, les réflexions du pauvre nègre, délicatement palpé par un camarade aux yeux luisants, aux dents aiguës, qui conclut en lui dessinant à la craie, sur la poitrine, le carré de côtelettes qu'il se réserve dans la boucherie de tout à l'heure. »⁹

Le baron de Mandat-Gracey quant à lui, dans un récit de voyage publié en 1900, rapporte le témoignage d'un militaire dont il aurait retrouvé le journal de marche lors de ses propres explorations : « Quelques jours se passent, pendant lesquels il entend constamment le grand tambour du village qui sert à annoncer que quelqu'un vient de tuer un esclave pour le débiter et que les amateurs peuvent se présenter. » Et d'ajouter, en recourant au même champ lexical de la boucherie que Clemenceau – sans doute parce que tiré de la même source initiale :

⁸ *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, p. 435-436.

⁹ G. Clemenceau, *La Mêlée sociale*, p. 11 sq.

« Dans les marchés, on voit très souvent, paraît-il, un bonhomme tirant derrière lui au bout d'une corde, un esclave, le plus souvent un garçon de quatorze ou quinze ans, que tout le monde vient examiner et qui, généralement, se laisse faire avec une insouciance parfaite. On lui a passé une couche d'huile sur le corps, pour lui donner une plus belle apparence. Et on a eu soin de l'engraisser pendant quelques semaines. D'ailleurs, les amateurs le palpent pour s'assurer de la qualité de la viande. Ils s'inscrivent pour le morceau qu'ils désirent en le dessinant à la craie sur la peau, parce que, naturellement, il y en a qui valent plus que les autres ! Et puis, quand tout est retenu, le marchand s'arrête au premier de coin de rue, on coupe la tête du patient, on détaille son corps, chacun prend ce qui lui revient et emporte son morceau pour le manger en famille. »¹⁰

Les exemples de ce genre sont courants, répétitifs, parfois teintés d'humour grinçant, mais finalement d'une assez grande banalité. Ils concourent à dessiner le portrait type de l'anthropophage : dans le meilleur des cas, en sauvage tenaillé par la faim ; plus souvent, en primitif aux appétits passablement répugnants. Le *Grand Larousse*, pourtant porté par un idéal de sérieux encyclopédique, n'hésite pas de son côté à pratiquer l'humour potache sur la question, dans l'article « Étrennes » :

« Dans la Nouvelle-Calédonie, la veille du premier jour de l'an, la mère fait cadeau à son fils d'une jeune fille que celui-ci épouse jusqu'au lendemain seulement. Le matin on apprête la jeune femme en civet, en daube ou à la broche ; puis on la sert, entourée de cresson ou de persil, à son époux, dans un dîner de gala auquel ont été conviés les parents et les amis. C'est ce qu'on appelle "dîner avec les membres de sa famille". »¹¹

Cannibalisme alimentaire *versus* cannibalisme culturel

Cependant, l'anthropologie savante a commencé à délaisser les considérations strictement nutritionnelles dans son exploration du fait anthropophage. Elle en vient à appréhender dans leur grande variété les pratiques cannibales, et notamment à échafauder des hypothèses culturalistes pour en saisir la dimension complexe : transgressive, rituelle, politique, symbolique, funéraire, etc. —, comme le montre Georges Guille-Escuret à propos des controverses qui se développent, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, au sein de la Société d'anthropologie de Paris¹². Le *Grand Larousse* lui-même, à côté des explications du cannibalisme par la disette, consacre dès 1866 un assez long développement à ces dimensions plurielles : « Dans certains pays, nous voyons l'anthropophagie s'étendre et se consolider par la superstition, prendre une forme religieuse ; elle n'est plus seulement un fait physiologique ;

¹⁰ E. de Mandat-Gracey, *Congo. Mémoire d'un touriste*, p. 113.

¹¹ *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, p. 1074.

¹² G. Guille-Escuret, *Les Mangeurs d'autres, passim*.

elle n'est plus une passion, elle devient une idée »¹³.

En parallèle à ces conceptions scientifiques en phase de conglomération, l'ethnologie vulgarisée continue à mettre en avant l'explication simple de l'instinct carnassier des sauvages – explication qui s'enracine dans une phobie propre à la civilisation occidentale, dont Guille-Escuret souligne qu'elle mériterait d'être analysée comme un marqueur culturel spécifique et non comme un « allant de soi ». Dans ce registre, il suffit d'être cannibale pour se voir exclu du monde civilisé, dans un contexte où les sociétés européennes s'assignent une mission civilisatrice universelle. Ainsi, en attribuant le fait de manger des hommes à des mobiles réducteurs comme la faim, l'équation entre non-Européen, non-civilisé et colonisable se met en place en douceur, permettant de bâtir une barrière radicale entre « nous » et « les Autres ».

Certains textes et récits prennent la précaution de renvoyer les origines alimentaires de l'anthropophagie à un passé ancien de l'humanité : dans cette perspective évolutionniste, le cannibale affamé, l'anthropophage amateur de viande, sont renvoyés à l'univers du primitif, concept qui s'impose alors dans le champ des sciences humaines en construction. Dans d'autres discours plus simplificateurs encore, l'appétit pour la chair humaine situe celui qui y succombe à la lisière de l'homme et de l'animal. La question s'inscrit donc aussi dans une dimension morale, le goût pour la viande humaine étant perçu non seulement comme un instinct épouvantable, mais aussi comme une faiblesse inexcusable de société primitive. Comme l'affirme Charles Renouvier dans son *Manuel républicain de l'Homme et du citoyen* (1848), « [e]ntre les insulaires anthropophages et les animaux féroces, il y a cette différence, que ceux-ci obéissent à leur nature et ne se la sont pas donnée, tandis que les anthropophages se sont fait la leur. Si nous voulons contester qu'ils se la soient faite, il faudra nier la morale ou professer que l'homme est venu sur la terre non dans cet état neutre encore indéterminé, qu'on appelle l'innocence, mais avec une conscience préalablement corrompue, et des doctrines à la fois naturelles et perverses. [...] L'anthropophagie est un grand crime ou plutôt l'essence même de tous les crimes qui se commettent dans l'humanité ; mais il est de vérité constante en morale que la responsabilité du coupable ne commence et ne s'étend que là et au degré où il a conscience de ses actes comme criminels. » Mais certains auteurs, notamment les penseurs de la gauche républicaine, nuancent le propos en indiquant que les sociétés « civilisées » elles-mêmes, si elles ne mangent pas les plus faibles au sens littéral du terme, les dévorent et les annihilent d'une tout autre façon.

¹³ P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, p. 435-436

L'assimilation de l'anthropophagie à des pratiques nutritionnelles s'insère donc dans un ensemble de discours variés et constitue un travail de rationalisation et de mise à distance d'un fait difficile à « penser ». L'articulation cannibalisme/nutrition a graduellement été battue en brèche par la science anthropologique naissante, et considérée comme réductrice par les cénacles savants : elle s'efface graduellement au début du XX^e siècle. Elle continue en revanche à être popularisée par toute une littérature de vulgarisation souvent mise au service de l'idéal civilisateur colonial. Dans cette perspective, elle participe à la fois à une surestimation et à une naturalisation du fait cannibale, à sa rationalisation *a minima* et à la mise à distance des populations que l'on soupçonne vite « d'en être ». Dans un tel contexte, l'époque n'est guère portée au relativisme culturel tel qu'il a pu être pensé par Montaigne au XVI^e siècle.

Ces discours et ces représentations s'insèrent dans un entrelacs de notations dépréciatives qui achèvent de renvoyer les populations non européennes, et singulièrement africaines, dans le camp de la sauvagerie, de l'instinct, de la bestialité et de la non-civilisation. Depuis longtemps, en effet, l'anthropophagie a été un marqueur d'inhumanité. Quand Montaigne écrit, dans le livre I des *Essais*, son fameux chapitre 33 intitulé « Des cannibales » – texte considéré comme un *locus classicus* de la représentation de l'Autre –, il ne choisit pas son sujet par hasard, mais justement parce qu'il engage une réflexion sur la relativité culturelle et sur l'humain. Depuis des siècles, l'anthropophagie constitue pour l'homme occidental un symbole quintessenciel de l'altérité, un « antipode culturel »¹⁴.

Le rire qui affleure dans le discours est également un mécanisme de mise à distance ; il s'infiltré dans les écrits de vulgarisation plus ou moins sérieux (jusqu'au grand Larousse) et plus fréquemment encore dans les récits de voyage. Ainsi le baron de Mandat-Gracey, dans l'introduction de son ouvrage sur le Congo, s'attache-t-il à prendre les choses anthropophagiques à la légère :

« [...] l'anthropophagie y est une institution florissante. La viande humaine s'y débite couramment, en plein marché, à l'étal de bouchers spéciaux. Je dois même dire que plusieurs de mes compagnons de voyage se flattaient que nous aurions l'occasion de déguster un civet de négresse ! Il paraît que le civet de négresse est une chose succulente, quand la négresse est jeune et bien en chair. Du moins on nous l'a affirmé. J'ai hâte d'ajouter que cet espoir a été déçu. Nous n'avons pas mangé de négresse ! »¹⁵

¹⁴ G. Guille-Escuret, *Sociologie comparée du cannibalisme*, « Introduction ».

¹⁵ E. de Mandat-Gracey, p. 1-2.

Il est donc finalement insolite de trouver en 1890, sous la plume d'Herbert Ward, un étonnant explorateur « indigénophile », cette citation sans doute apocryphe et fictionnelle, mais qui a le mérite de céder la parole un instant, sans jugement de valeur, et à la première personne, à un supposé anthropophage : « La chair humaine, disait un indigène, nous donne un cœur vaillant pour combattre. Nous mangeons des hommes parce que c'est bon de manger de la chair qui parlait. C'est notre coutume. »¹⁶

Pistes bibliographiques

Arens William, *The Man-Eating Myth. Anthropology and Anthropophagy*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1979.

Evans-Pritchard Edward E., « Zande Cannibalism », *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, Vol. 90, n° 2, juillet -déc. 1960, p. 238-258.

Gardner Don, « Anthropophagy, Myth, and the Subtle Ways of Ethnocentrism », in Goldman Laurence (ed.), *The Anthropology of Cannibalism*, Westport, Bergin & Garvey, 1999, p. 27-50.

Goldman Laurence (ed.), *The Anthropology of Cannibalism*, Westport, Bergin & Garvey, 1999.

Guille-Escuret Georges, *Sociologie comparée du cannibalisme*, tome 1. *Proies et captifs en Afrique*, Paris, PUF, 2010, 356 p.

Guille-Escuret Georges, *Les Mangeurs d'autres, Civilisation et capitalisme*, EHESS, « Cahiers de l'Homme », 2012.

Salmon Merrilee H., « Art or Science ? A Controversy about the Evidence of Cannibalism », in Machamer P. & al. (ed.), *Scientific Controversies. Philosophical and Historical Perspectives*, Oxford University Press, 2000, p. 199-211.

Sources

Bordier Arthur, « L'anthropophagie », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, III^e Série, tome 11, 1888, p. 62-82.

Clemenceau Georges, *La Mêlée sociale*, Paris, Charpentier & Fasquelle, 1907 (1^{re} éd.1895).

Garnier Jules, *Voyage à la Nouvelle-Calédonie (1863-1866)*, Paris, Zulma, 1991 (1^{re} édition : plusieurs livraisons à la revue *Le Tour du Monde*, parues entre le 2^e semestre 1867 et le 2^e semestre 1868).

¹⁶ H. Ward, p. 279.

Grand Dictionnaire encyclopédique du XIX^e siècle en 17 volumes, Paris, Larousse, 1866-1878 (articles « Anthropophagie » et « Étrennes »).

Mandat-Gracey Edmond, *Au Congo (1898). Impressions d'un touriste*, Paris, Plon, 1900.

Toussenel Alphonse, *L'Esprit des bêtes. Vénérie française et zoologie passionnelle. Mammifères de France*, Paris, Librairie sociétaire, 1847.

Ward Herbert, *Chez les cannibales de l'Afrique centrale*, 1^{re} édition, Paris, Plon, 1910 (1^{re} édition en anglais : 1890).

Westmark Theodor, *Trois ans au Congo. Séjour chez les Bangalla, cannibales du Haut-Fleuve*, Lille, 1887.